

En lisant "La guerre nucléaire, armes et parades" [Camille Rougeron"]

Autor(en): **Montfort**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **108 (1963)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En lisant « La guerre nucléaire, armes et parades »¹

L'étude du double développement des armes nucléaires et de leurs parades — en vertu de l'adage : *Toute arme trouve sa parade* — fait l'objet d'un nouveau livre du grand technicien et grand théoricien de la guerre qu'est Camille Rougeron.

Cet ouvrage abonde en indications intéressantes dont beaucoup sont de nature à réviser des affirmations « professées » dans nos écoles et cours. Par exemple, ce qu'on nous dit, en général, de la sensibilité des forêts à l'incendie, suite de l'effet thermique d'une explosion nucléaire. Il semble bien que nos bois, où ne pullulent pas les branches et les souches mortes, ne vont pas s'enflammer comme des torches, après une explosion atomique, et qu'ils peuvent encore jouer leur rôle militaire important de masque et d'abri.

Il n'en reste pas moins que l'effet thermique d'une explosion nucléaire est beaucoup plus « intéressant » que son effet mécanique, puisqu'il est proportionnel à la puissance, tandis que le second ne l'est qu'à la racine cubique de cette dernière.

D'autre part, il est loisible d'obtenir, dans une certaine mesure, des effets thermiques additionnés par l'explosion simultanée de tapis de bombes de moyenne puissance, ce qui permet de faire l'économie de grosses charges, point à retenir pour un pays qui n'est pas « grand ».

L'engin balistique a fini par faire la preuve qu'il était le seul capable de « livrer » l'explosif nucléaire. En dépit de la lutte qui — côté américain — existe entre les armées de terre, de l'air et de mer, il semble bien — même aux Etats-Unis — avoir gagné la partie. Bien que le retard dans ce pays, car retard il y a, ait des causes plus générales que ces rivalités :

¹ Par Camille Rougeron, ingénieur du génie maritime; éditeur : Calman-Lévy, Paris; préface de Robert Aron.

la surabondance des fabrications, des essais, et le figlage. On connaît et on pratique aussi cette exagération de qualité chez nous!

Au surplus, il faut se méfier des comparaisons entre les résultats obtenus dans la grande république américaine et en Russie, à cause de la publicité faite par la première et du secret observé par la seconde. « Détecté au radar, rien ne ressemble davantage à un lancement réussi d'engin à un étage qu'un lancement raté d'un engin à deux étages dont le second ne se serait pas allumé ». (!)

L'U.R.S.S. s'est orientée vers l'engin puissant capable de « réduire en cendres » 4 à 20 000 km² aujourd'hui, 200 000 km² demain. Or, le « calibre » ne peut être absolument remplacé par le « nombre » des armes et les Etats-Unis paraissent renouveler l'erreur commise en France au moment de la lutte entre le canon de 75 mm et l'artillerie lourde, qui durerait encore — dit l'auteur — si les besoins en ferraille de la sidérurgie allemande, de 1940 à 1945, n'avaient débarrassé le pays du premier (!).

Abordant l'étude de la force de frappe pour pays pauvres, les riches étant les U.S.A. et l'U.R.S.S., Camille Rougeron déclare que pour donner tout ce qu'un Etat aux ressources modestes peut lui demander, l'armement nucléaire exige une triple révolution dans la production de l'*explosif*, dans les *types d'engins* et dans leur *mise en œuvre*, propos digne d'intérêt pour nous, il est à peine besoin de le relever.

L'*explosif*, affirme l'auteur, peut être produit à meilleur compte dans des isotopes *en sous-sol* où la simplicité de son traitement contraste avec les difficultés des procédés actuels dans les usines coûteuses en surface.

Quant aux *engins*, semi-balistiques et semi-autopropulsés, que Camille Rougeron envisage, de gros progrès s'imposent pour les mettre à la portée des budgets modestes.

L'*engin semi-balistique*, qui n'est pas une proposition récente, complète sa trajectoire elliptique par une ou plusieurs fractions de vol plané à sa rentrée dans l'atmosphère.

L'*engin semi-autopropulsé*, combinant le tir au canon avec une propulsion complémentaire par fusée, est plus ancien encore, sous ses formes les plus rudimentaires du moins, que l'engin semi-balistique. A son sujet, l'auteur avait fait une proposition intéressante en 1935 déjà, et surtout en 1952 dans son ouvrage bien connu: *Enseignements de la guerre de Corée*.

La combinaison du canon et de la fusée — mortier de 120 mm Hotchkiss-Brandt en France, Davy-Crockett aux Etats-Unis, pour ne citer que ces deux exemples — présente un double avantage, du point de vue précision et du point de vue rendement.

La *mise en œuvre* de l'engin balistique peut être faite à partir d'une *base terrestre, navale ou aérienne*.

La *base terrestre* sera fixe ou mobile.

Fixe, elle paraît vulnérable.

Nous avons personnellement préconisé — en 1947¹ — l'installation d'« armes à très grande portée », d'« armes d'action lointaine », dans les petits réduits du Gothard, de St-Maurice et de Sargans, servies par un personnel permanent, le corps des gardes-fortifications. Il s'agissait donc de bases fixes. Que pense Camille Rougeron de celles-ci?

« La protection, la protection véritable de quelques centaines de mètres de roches et non pas celle de la dalle de béton recouvrant un silo, s'impose à toute installation d'engins sol-sol. Peut-on l'établir pour résister à l'impact d'une grosse charge nucléaire?... A ce sujet, le dernier règlement américain est beaucoup plus rassurant que son prédécesseur, par suite de certaines explosions expérimentales... La protection par masse couvrante avec débouché de l'organisation souterraine à l'opposé de la direction la plus probable des coups, rétablit donc entièrement la situation en faveur de la défense. Le Grand Canyon aux Etats-Unis, les « cluses » du

¹ *Quelques notes sur la guerre future*, R.M.S., septembre 1947, p. 401. Voir encore R.M.S., août 1949, p. 380 et 381.

Jura en France¹, les Dolomites en Italie², les plus abrupts des fjords en Norvège transposent à l'échelle des charges nucléaires disponibles l'organisation, par l'armée sino-coréenne, des positions à contre-pente qui ont tenu en échec l'énorme puissance de feu conventionnelle de l'armée des Nations Unies ». Des emplacements de ce genre ne manqueraient pas chez nous, précisément dans les régions dont nous parlions en 1947.

Il ne faut pas oublier que « la souplesse d'un début de trajectoire » de missile « autorise même un genre de tir inconcevable pour l'artillerie ordinaire, à l'opposé de l'objectif, le changement de direction s'exécutant ensuite sous l'action du moteur-fusée et des gouvernes. La niche, naturelle ou artificielle, servant de base de lancement serait alors entièrement à l'abri de la contrebatterie ».

Comme *bases mobiles terrestres*, qu'il nous suffise de signaler les lignes d'eaux, les lacs, considérés comme tels par l'auteur. Ce serait la solution choisie par l'U.R.S.S. pour des bases que les Etats-Unis cherchent à repérer en vain, malgré leurs U-2. Nous n'aurions pas beaucoup de peine à en trouver en Suisse qui seraient très favorables.

Les portées intercontinentales n'intéressent pas plus les pays d'Europe occidentale³ que ceux d'Amérique centrale et de Cuba. Pour la plupart d'entre eux, les portées de 2 000 km⁴ deviennent un maximum.

Cette limitation de portée permet un « relèvement » de la charge explosive qui serait encore accentué dans la combinaison du projectile semi-balistique et de la semi-autopropulsion.

La charge atteindrait, dans l'engin semi-balistique, 25 à 30 % du poids du projectile au départ; dans l'engin semi-autopropulsé, qui recevrait une vitesse initiale de 500 m/s, de 20 à 30 % du même poids. La combinaison du semi-

¹ Et en Suisse.

² Les Alpes en Suisse.

³ Suisse comprise.

⁴ 2.000 km au lieu des 15 000 km des I.C.B.M.

balistique et de la semi-autopropulsion relèverait encore, soit le rendement en explosif, avec une charge de 35 ou 45 % du poids au départ, soit les distances où l'on pourrait livrer les charges, de l'ordre de 30%.

C'est au choix: exécuter la même destruction avec un engin d'un poids total quinze fois moins lourd, mais dont la charge explosive a été augmentée, ou multiplier par quinze l'étendue des destructions — par l'explosion incendiaire haute — avec un engin du même poids; pour ne citer que deux des avantages indirects d'un relèvement de la teneur de l'engin en explosif.

Suivant sa capacité budgétaire, un « petit pays » (tous les Etats, sauf les U.S.A. et l'U.R.S.S.!) pourra choisir l'une ou l'autre solution. S'il adopte la première, il lui sera loisible de multiplier les destructions. Un engin de quelques centaines de tonnes revient plus cher qu'un engin de quelques dizaines de tonnes, même s'il est nécessaire de construire ce dernier en quelques centaines d'exemplaires.

L'augmentation de la charge simplifie encore la construction, en diminuant la nécessité de la précision du tir. A-t-on besoin de réduire l'écart probable à un kilomètre lorsqu'on incendie 200 000 km²¹ d'un seul coup, comme les Russes déclarent pouvoir le faire avec un engin de cent mégatonnes? Sans parler de la suppression de tout guidage que permettrait l'engin semi-autopropulsé, puisque la combinaison de la semi-autopropulsion et de l'engin semi-balistique² se contente d'un guidage sommaire, du type torpille marine, c'est-à-dire d'un giroscopie.

Ce minimum de guidage permet en outre *d'esquiver* un anti-missile, du genre Nike-Zeus, par des manœuvres de dérobement qui sont interdites à l'engin balistique fixé à sa trajectoire. En effet, tout engin anti-missile est lancé à la rencontre de son « adversaire » par rapport à la fin de la trajectoire connue de ce dernier, en fonction de son point de chute

¹ La Suisse, rappelons-le, a une surface de 41 288 km².

² Voir les définitions pages 217 et 218, en cas de besoin!

probable. Si cet adversaire est un engin qui combine la semi-autopropulsion et l'engin semi-balistique, il déviera sur la fin de sa trajectoire, pour rejoindre, dans son plané, à plusieurs centaines de kilomètres, le véritable objectif. L'anti-missile n'a donc aucune chance de l'atteindre.

Laissant de côté les *bases navales* — tout en soulignant que les *bases lacustres* ont, toutes proportions gardées, le même caractère, et qu'un sous-marin, armé d'engin « Polaris », ne serait pas contre-indiqué dans un grand lac¹ — nous en arrivons aux *bases aériennes*. Elles se présentent sous la forme d'un avion de Mach 1 ou de Mach 2, pour les pays dont l'industrie aéronautique livrerait malaisément des appareils de vitesses supérieure, et d'un avion de Mach 3, pour les autres, peu nombreux.

* * *

Les *armes radioactives*, la *guerre radiologique* retient l'attention de Camille Rougeron qui ne semble pas croire à l'hostilité « éternelle » ni des militaires, ni des savants dans ce domaine. Et il en arrive à étudier la *bombe au cobalt*, qu'il proposait déjà en 1956, en la domestiquant, puis l'*argon 41* qui n'est guère connu que des spécialistes. C'est le plus abondant et le plus dangereux de ces résidus gazeux que les industries atomiques éjectent « discrètement » par leurs cheminées géantes...

« Le recours aux armes radioactives rétablirait immédiatement l'équilibre militaire entre pays aux capacités techniques et financières les plus disparates. »

« Dès qu'on dispose, au départ, d'un peu de produit fissile qu'on multipliera à volonté par explosions souterraines, point n'est besoins d'engins balistiques intercontinentaux, ni de sous-marins à propulsion atomique. Les DC-4 de la dernière guerre... comme les chalutiers suffiront pour causer aux plus

² Il y aura bien un « sous-marin » — le mésoscaphe — dans le Léman, à l'« Exposition de 1964 » à Lausanne !

puissants Etats des soucis autrement graves que toutes les armes coûteuses dont on fait étalage. »

« *Telle est la raison la plus probable des vues communes des Etats-Unis et de l'U.R.S.S. sur le danger d'extension du club atomique.* »¹

Avec la *bombe à neutrons*, il s'agit de « maîtriser l'énergie provenant de la fusion nucléaire de manière à produire, au lieu de souffle et de chaleur, un flot de neutrons ». Les dégâts matériels disparaîtraient, avec le souffle et la chaleur. Seuls subsisterait, amplifiée, l'action sur les êtres vivants, beaucoup plus sensibles aux neutrons que la matière brute.

En 1962, les discussions sur la bombe à neutrons se poursuivaient depuis plusieurs mois déjà à Washington.

Les seules applications de ce projectile paraissent, à l'auteur, être d'ordre tactique. En effet, cette bombe condamne, de manière absolue, la fortification de campagne. L'épaisseur de terre que le trou individuel ou la tranchée interpose entre l'explosion et le personnel suffit d'autant moins à sa protection que le trajet suivi par les neutrons n'est pas rectiligne. La bombe à neutrons condamne de même le char ou le véhicule de transport chenillé; le blindage n'a ni l'épaisseur ni la teneur en atomes légers exigés pour sa protection. La seule forme de guerre compatible avec la menace des neutrons est la guerre souterraine, qui a valu aux armées sino-coréennes et viet-minh leurs succès défensifs et offensifs.

Le domaine préféré de la bombe à neutrons est la guerre aérienne à grande altitude, à cause de la raréfaction de l'air qui augmenterait l'effet de cette arme jusqu'à conduire à de véritables hécatombes.

Il est difficile à M. MacNamara, qui, on le sait, est secrétaire à la Défense des Etats-Unis, de les envisager pour un personnel à l'entretien duquel il consent quelques milliards de dollars par an, alors que les engins qui le suppléeront sont encore, pour la plupart, à l'état de promesse.

¹ Tout ce qui est souligné dans cette étude l'est par nous.

Cependant, Camille Rougeron ne partage pas l'opinion des plus enthousiastes protagonistes de la bombe à neutrons et il ne pense pas qu'elle détrône, pour le moment du moins, la bombe H. « Il faudra — dit-il — beaucoup de progrès à la bombe à neutrons et plus précisément à la production des matériaux fissiles indispensables à son amorçage, pour qu'elle satisfasse à la première condition de l'économie des armes de destruction massive, l'aptitude au bombardement sur zone ».

* * *

A propos des *armes non nucléaires de destruction massive*, l'auteur se demande s'il faut vraiment au premier avion de ravitaillement américain, britannique ou français descendu dans les couloirs d'accès à Berlin, riposter sur un objectif mal défini d'Allemagne orientale par l'engin thermonucléaire qui donnera le signal de la plus grande tuerie de l'Histoire?... Faut-il au contraire tenter de s'ouvrir la route de Berlin par les divisions de l'OTAN et constater qu'un barrage d'Allemands de l'Est, en trous individuels ou en abris profonds, arrête, dans les forêts de Thuringe et les sables du Brandebourg, les divisions blindées et les escadres d'assaut, avec la même facilité que les Sino-Coréens l'armée des Nations Unies dans les montagnes voisines du 38^e parallèle?

Les deux éventualités sont aussi peu satisfaisantes l'une que l'autre. D'où la conclusion que *l'arsenal des armes a besoin de compléments*.

Ni l'Américain, ni l'Occidental qui le copie, ne l'emporteront sur le Russe ou sur le Chinois dans le maniement de l'outil de terrassement et de la barre à mine. C'est l'évidence même. Quand, personnellement, nous avons voulu apprendre aux formations que nous commandions à creuser tout simplement des trous anti-chars, puis, plus tard, anti-atomiques, nous avons toujours dû vaincre d'abord l'inertie des cadres et la paresse des troupes.

Mais revenons à l'ouvrage de Camille Rougeron où, en présence de ces défauts des « civilisés », il leur propose de porter la lutte sur un autre terrain : *la destruction des cultures de l'adversaire*.

La guerre mécanisée, celle du char et de l'avion a fait son temps, ne craint pas d'affirmer l'auteur. N'y a-t-il aucun progrès à attendre de l'*arme explosive* ou de l'*arme incendiaire* ou encore de l'*arme chimique, pour ruiner une production agricole?*

Et Camille Rougeron de proposer d'abord une bombe explosive-incendiaire à hydrocarbures, mélange de combustible et d'oxygène de l'air.

Puis, considérant que le développement des engins défensifs exclut aujourd'hui le bombardier comme véhicule d'un chargement d'explosifs chimiques, quels que soient les perfectionnements qu'on puisse leur apporter, il suggère de revenir de l'avion au ballon. Il serait alors possible de rendre identiques l'arme et le véhicule, c'est-à-dire de combiner un ballonnet explosif-incendiaire qu'on gonflerait avec un gaz combustible plus léger que l'air.

L'objectif agricole, puisque c'est de lui qu'il s'agit, n'est ni camouflable ni déplaçable. Sa destruction s'accommode pratiquement de la dispersion maximum concevable, celle du ballonnet confié au vent.

Ses applications seraient *explosives—incendiaires* ou *chimiques*.

Avec la technique d'aujourd'hui, un tel véhicule mérite le nom de ballon. Il serait du genre de l'*Echo I*, le premier satellite « passif » pour télécommunications mis en place, aurait un poids d'environ 50 kg et emporterait, à l'altitude de 5000 m, quelque dix tonnes d'un mélange gazeux explosif, équivalent énergétique d'une centaine de tonnes de tolite. Et l'on pourrait voir plus grand!

Par son prix, comme par son pouvoir énergétique, le gaz naturel paraît s'imposer pour le chargement.

Quant au « véhicule de transport », il serait même loisible

— dit l'auteur — de revenir à la montgolfière, car les durées du trajet ne dépasseront pas quelques heures.

Quels dégâts peut-on attendre de l'*explosion* au voisinage du sol? Les explosions de gazomètres en révèlent la nature et l'étendue. Et l'explosion entre 50 et 100 m d'altitude relèverait fortement le rendement de la destruction.

Dans quelle mesure peut-on guider de gros ballons? Par des sondages météorologiques, il est possible de prédéterminer, avec une certaine précision, le point de chute; « on pourra même procéder à un réglage par observation des coups comme pour un tir d'artillerie ». Du reste, les précisions connues sur les ballons américains pour reconnaissances météorologiques lointaines, révèlent des possibilités de guidage très supérieures, par poste récepteur, télécommande de la soupape de gaz et du lest, sous forme de limaille de fer libérée par électro-aimant.

« De toute façon, si le tir en direction n'est pas très précis, le tir en portée, par commande de la soupape de gaz, le serait beaucoup plus ».

Cette solution aurait l'avantage d'être économique, puisque la dévastation des régions vitales de l'U.R.S.S. ou de la Chine ne demanderait pas la moitié du budget annuel de défense des Etats-Unis.

Faut-il retenir l'éventualité d'une saison pluvieuse où une récolte incombustible résisterait à toute tentative d'incendie? C'est une situation fréquente en Europe de l'Ouest, mais tellement exceptionnelle du rideau de fer au rideau de bambou que l'Occident n'a guère à s'en inquiéter.

Le recours à l'*arme chimique*, que Camille Rougeron propose ensuite, toujours dans l'idée de détruire les cultures de l'adversaire, répond d'ailleurs à cette objection.

A propos d'arme chimique, on sait aujourd'hui que si la bombe d'Hiroshima avait échoué, le commandement américain était prêt à arroser les rizières japonaises de produits s'opposant à la fécondation. Au surplus, tous les agriculteurs connaissent l'emploi des herbicides.

Il faut relever que les trois armes de destruction massives proposées par l'auteur ne prêtent à aucune des objections que l'on a coutume d'opposer aux armes nucléaires, dont on craint surtout le choc en retour, à condition toutefois qu'elles bénéficient de l'effet de surprise et que l'adversaire n'ait pas le temps de préparer la riposte.

* * *

Quand il aborde les *parades à la guerre nucléaire*, Camille Rougeron dit croire — avec le Dr Edward Teller, que l'on a coutume de désigner comme l'un des principaux responsables des préparatifs de ce genre de guerre — à la valeur absolue du principe que *toute arme trouve sa parade*.

Et pour le moment, dans l'état de menace qui pèse sur l'Occident, les parades qu'il peut préparer en infligeant à son économie moins de charges qu'il n'en accepte aujourd'hui pour se préparer un matériel d'efficacité discutable, lui sont parfaitement accessibles.

L'*air* est le premier des besoins de l'homme. Ce dernier peut se passer d'eau quelques jours, de nourriture quelques semaines, mais privé d'air ou obligé de respirer un air contaminé, l'homme meurt. Or, « le chantage au suicide commun repose essentiellement sur l'empoisonnement de l'atmosphère ».

Cependant *dans un abri* toute une gamme de filtrage de l'air est possible, depuis la simple caisse remplie de sable conseillée comme filtre par la défense civile américaine, jusqu'aux appareils de luxe, à charbons ou argiles activés, utilisés dans l'industrie chimique.

En bref, l'auteur ne voit pas de difficulté insoluble à filtrer l'air en toute circonstance.

L'alimentation en *eau* des populations réfugiées *dans les abris*, après une contamination générale de la surface, ne pose pas de problèmes plus difficiles à résoudre que leur alimentation en air.

La difficulté principale sera de *nourrir* des centaines de millions de survivants, pendant les quelques années que récla-

mera la remise en état de la surface des terres cultivables à des fins alimentaires.

La seule parade efficace des destructions agricoles — et Camille Rougeron l'écrivait déjà en 1947 — réside dans le stockage en temps de paix des vivres destinés à la consommation du temps de guerre. En 1956, le D^r Edward Teller insistait sur la nécessité et la facilité de ce stockage. « Au cours d'un bombardement général — disait-il — les abris souterrains sauveront toute la population, sauf un nombre relativement faible de malchanceux. Mais, ... après avoir momentanément survécu, allons-nous être condamnés à mourir de faim? Actuellement, nous avons des excédents alimentaires. Nous nous plaignons qu'ils soient trop grands. Nous pourrions les emmagasiner de telle sorte qu'en cas d'attaque générale ils nourrissent notre population pendant disons deux ans. En deux ans, nous aurions le temps de trouver d'autres moyens de l'alimenter ».

Dans l'état actuel des productions agricoles, l'Occident détient, à l'égard de la nourriture, une énorme supériorité sur ses adversaires éventuels et sur les alliés qu'il pourrait recruter dans les pays non engagés.

Toutefois, la question de la nourriture est liée à la question des abris: il faut d'abord survivre.

« La défense civile, ou la défense nationale, car elles s'identifient pour moi... » — comme l'écrivait le D^r Teller — « est le point sur lequel l'Occident doit faire porter son effort principal », déclare Camille Rougeron.

En Suisse, l'élan est enfin donné et il faut espérer que la cadence, l'allure, des préparatifs s'accélérera un peu. Entre nous, les « autres » sont bien gentils d'attendre pour déclencher un conflit — si un déclenchement est envisagé — que les Suisses aient achevé leurs préparatifs de défense civile!

*« La dissuasion n'est pas une affaire d'armes offensives, mais d'organisation défensive ».*¹

¹ Une fois de plus, c'est nous qui soulignons, car voilà une idée qui mériterait d'être creusée, chez nous.

En transportant la compétition du plan des armes à celui des parades, et spécialement à celui de l'alimentation, pendant des années, d'une population abritée dont toutes les ressources agricoles en surface auront été détruites, l'Occident touche ses adversaires au point le plus sensible de leur économie.

Car dans cette colossale entreprise de stockage l'Occident peut se suffire à lui-même. Pourtant, au moment où les budgets occidentaux ploient sous le fardeau des charges militaires, peut-on envisager de leur infliger une surcharge en apparence aussi démesurée?

Il faut distinguer évidemment suivant la richesse des pays en cause.

Les Etats-Unis, et même leurs partenaires européens moins favorisés de l'Alliance atlantique, peuvent accepter cette charge.

Et l'auteur de citer notre pays en exemple: « On ne sait pas toujours — écrit-il — que la population suisse, qui est certainement de toute l'Europe celle qui vivrait le plus malaisément sur ses ressources locales, a pu traverser sans difficultés alimentaires sérieuses cinq années de la Seconde guerre mondiale grâce au stockage individuel recommandé par les autorités helvétiques et exécuté pendant les huit mois de la « drôle de guerre »; le même stockage y avait été conseillé de nouveau en 1948, lors de la crise de Berlin »¹.

Du point de vue militaire, qui est le seul qu'envisage Camille Rougeron, il est préférable de stocker des surplus en vue d'une utilisation future, que de les répartir à des pays comme la Pologne ou la Yougoslavie, qui affirment ne pas pouvoir les payer mais savent fort bien les monnayer en consentant des prêts aux ennemis de l'Occident, et plutôt

¹ Le lecteur suisse rectifiera, en se rappelant que le stockage individuel, qui existe toujours chez nous, ne permet à la population de disposer de certaines denrées que pendant le temps nécessaire — deux mois — à la mise en œuvre de l'économie de guerre, du rationnement. Les réserves de guerre proprement dites ne sont pas individuelles.

que d'en chauffer les locomotives, à l'exemple du Brésil avec son café.

L'auteur ne méconnaît pas cependant les difficultés d'exécution de la solution qu'il propose.

On tente de nous faire croire qu'en empoisonnant l'air, l'eau et les aliments, la guerre nucléaire place l'humanité devant une menace entièrement nouvelle. Or, elle existait déjà au moment des guerres de Carthage et du Péloponèse, soit quatre à cinq siècles avant J. C. où l'on savait chasser l'assiégé de son repaire en brûlant du soufre, couper l'alimentation en eau de la cité qui ne se l'était pas assurée à l'intérieur de ses murs et faire tomber, en les affamant, les mieux fortifiées des places dont les réserves de vivres n'étaient pas en rapport avec la durée de l'investissement.

Le changement entre cette époque et celle que nous vivons n'est en fait qu'une question d'échelle.

Le problème de la survie n'a pas changé depuis des millénaires. Il est subordonné aux réserves de vivres. Ni l'abri souterrain contre les explosions de surface, ni la décontamination d'un air pollué, ni l'alimentation en eau potable ne présentent de difficultés sérieuses dans les pays même moyennement développés. Elles commencent au stade de la production agricole.

Sans doute, toutes ces précautions (abris, décontamination de l'air, alimentation en eau potable, réserves de vivres, etc.) n'empêcheront pas quelques « malchanceux » d'être volatilisés dans les entonnoirs nucléaires. Mais, rapportées, comme il se doit, à la population totale des belligérants, ces pertes n'en seront qu'une part infime.

« Viser, selon la doctrine professée depuis des années par les dirigeants américains, la destruction des grands centres urbains et industriels par l'explosion basse serait plus qu'un crime: une faute. L'Occident n'est pas chargé de résoudre les problèmes démographiques de l'adversaire mais de compliquer ses problèmes alimentaires. Il doit retourner contre lui le mode d'emploi que préconise le maréchal Malinovsky,

l'incendie par l'explosion haute de quelques millions de kilomètres carrés utiles, qui laissera une population, sans aucun dommage corporel par le souffle ou les radiations, devant les restes calcinés de ses habitations, de ses industries, de ses fermes et de ses récoltes. Quelques mois de patience seront nécessaires pour qu'apparaissent ensuite les résultats de l'encerclement de ce milliard d'hommes derrière les fossés océaniques complétés par les glacis radioactifs, aussi infranchissables les uns que les autres. Bien des souverains se sont astreints eux-mêmes, à la tête de leurs armées, à monter cette garde pendant des années devant les murs d'une ville, et à attendre l'issue inéluctable d'un investissement pour un assiégé qui ne pouvait espérer aucun secours ».

* * *

Dans un chapitre final sur la *sociologie de la destruction massive*, Camille Rougeron affirme d'abord qu'il ne faut pas limiter la formule « Toute arme trouve sa parade » à de simples développements de rhétorique, et ne pas viser, par de prétendues parades, à n'introduire qu'un minimum de changements dans une organisation militaire. « Ce n'est pas en baptisant une division de « pentomique » que son personnel pourra mieux se déplacer ou combattre à la surface du sol, (...) ni en ajoutant à un avion quelques réacteurs pour décollage vertical que l'équipage exécutera en sécurité ses missions dans la stratosphère ».

Les progrès des armes sont très lents; *ceux des parades le sont infiniment plus.*

Des dizaines d'années furent nécessaires pour vaincre l'opposition générale à la mitrailleuse et au fusil-mitrailleur, et la résistance, en de nombreux pays, à l'introduction de l'artillerie lourde — pour ne mentionner que ces deux exemples parmi les nombreux qu'expose l'auteur. Dans ce domaine, nous pouvons nous rappeler les sarcasmes qui accueillirent en Suisse la proposition que fit, après la guerre de 1914-1918,

le colonel-divisionnaire Gertsch de transformer toute notre armée en armée de mitrailleuses. Il a fallu attendre 1960, pour que nous généralisions l'emploi de l'arme automatique par l'introduction du fusil d'assaut individuel.

Mais en passant de l'arme à la protection, les dizaines d'années deviennent des siècles. Le casque était préconisé déjà par le maréchal de Saxe; il a été introduit en 1915 dans l'Armée française. La fortification de campagne remonte à la « Guerre de Sécession » et même à Vauban; on a coutume de parler de sa « découverte » en 1914.

L'histoire militaire nous enseigne donc que l'introduction simultanée d'un progrès des armes et de son corollaire, la protection, est proprement inconcevable.

Dans l'évolution présente des armes de destruction massive et de la protection contre ces armes, l'humanité n'en est encore qu'à la phase de l'indignation, celle de la condamnation de l'arbalète. La phase de l'acceptation et de la protection ne suivra que beaucoup plus tard. Il n'est pas besoin d'insister — en ce qui concerne par exemple le retournement du rapport des forces entre l'Occident et ses adversaires — sur les obstacles que rencontrera le virement des crédits de défense nationale du secteur industriel au secteur agricole.

Le maréchal de Saxe s'en tenait à l'explication classique du retard qui existe entre le progrès des armes et la protection, par la psychologie du militaire qui n'aime pas les changements et préfère son confort à sa vie. Aujourd'hui, les sociologues se déterminent en faveur de l'explication par la « fonction de régulation démographique de la guerre ».

A ce propos, l'auteur persiste à croire que l'extrême surpeuplement, entraînant les conditions de vie les plus misérables, n'est pas favorable à l'impulsion belliqueuse, mais que c'est bien la fonction de régulation démographique des guerres qui exclut absolument les progrès parallèles des armes et des parades ou du moins leur simultanété.

Nous vivons actuellement une période de relative relaxation démographique. Cependant, dans la préparation accé-

lérée du conflit, qui n'est mal orchestrée qu'en apparence, chacun joue son rôle.

Toutefois, nous ne pouvons personnellement suivre l'auteur quand il écrit qu'il suffirait qu'un seul de ces petits Etats d'Europe occidentale, méprisé par ceux qui s'étendent sur des dizaines de millions de kilomètres carrés, s'équipât (en abris et en stocks de vivres) pour mettre en échec toutes les entreprises de M. Krouchtchev (?).

Enfin, dans un chapitre final, Camille Rougeron imagine une situation compliquée — qu'il faut bien qualifier encore d'étrange — où la Suisse, résistant à toutes les pressions, se trouve à l'origine d'un incident qui déclenche le conflit. Mettant en échec par sa politique traditionnelle celle des Nations Unies, elle devient l'objectif... de l'armée de l'ONU. Et « Le Conseil fédéral invita le peuple suisse à se réfugier dans les abris du Réduit(?)... ». « L'échenillage » mondial commençait ».

* * *

Certes, on peut ne pas retenir toutes les suggestions de Camille Rougeron et nous venons de faire des réserves sur la fin de l'ouvrage qui, du reste, à notre avis, sort du sujet. Mais il n'en demeure pas moins qu'il faut lire ce livre qui abonde en idées originales, car notre « digest », commenté, ne peut en donner qu'un aperçu général.

Malheureusement, il ne faut se faire aucune illusion; ces opinions réfléchies d'un grand technicien de la guerre porteront moins que les commentaires des journaux et de la radio, qui pourtant sont communiqués à peine les nouvelles « tombées » des téléscrip-teurs, incontrôlées et incontrôlables, et ressortissent pour beaucoup, les uns suivant les autres, à la propagande; qu'on le veuille ou non.

Colonel-divisionnaire MONTFORT
